

Le cours du jeudi

À deux heures pile, la classe entière était assemblée. Mlle Candy, après avoir constaté que la cruche et le verre n'avaient pas été oubliés, alla se placer, debout, au fond de la salle. Tout le monde attendait. Soudain la gigantesque silhouette de la directrice avec sa robe sanglée à la taille et sa culotte verte apparut dans l'encadrement de la porte.

– Bonjour, les enfants, aboya-t-elle.

– Bonjour, mademoiselle Legourdin, gazouillèrent-ils.

La directrice, plantée devant les élèves, jambes écartées, poings sur les hanches, promena un regard furieux sur les petits garçons et les petites filles, assis, comme sur un gril, à leurs pupitres.

– Ah, vous n'êtes pas beaux à voir ! dit-elle avec une expression de profond dégoût comme si elle regardait une procession de limaces au milieu de la salle. Quel ramassis de répugnants cancrelats vous faites !

Chacun eut le bon sens de rester silencieux.

– Ça me fait vomir, enchaîna-t-elle, de penser que me voilà obligée de supporter un ramassis de déchets

pareils dans mon école pour les six années à venir. Pas de doute, il faudra que j'élimine le plus grand nombre possible d'entre vous dans les plus brefs délais si je ne veux pas finir à l'asile !

Elle s'interrompit et se mit à émettre une série de renâclements. C'était un bruit curieux. On entendait un peu la même chose en parcourant une écurie à l'heure du repas des chevaux.

– Je suppose, reprit-elle, que vos pères et mères vous trouvent merveilleux. Eh bien, moi, je suis là pour vous garantir le contraire et je vous conseille de me croire. Debout, tout le monde !

Tous les élèves se mirent debout avec précipitation.

– Maintenant, tendez les mains en avant et, pendant que je passerai devant vous, vous me les montrerez des deux côtés que je voie si elles sont propres.

Mlle Legourdin se mit à marcher à pas lents le long des pupitres alignés, inspectant les mains tendues. Tout se passa bien jusqu'au moment où elle arriva à la hauteur d'un petit garçon, au deuxième rang.

– Toi, comment tu t'appelles ? demanda-t-elle.

– Victor.

– Victor, quoi ?

– Victor Patte.

– Victor Patte, quoi ? hurla Mlle Legourdin.

Elle lui avait soufflé à la figure avec une telle force qu'elle faillit faire passer le petit bonhomme par la fenêtre.

– Ben, c'est tout, dit Victor, sauf si vous voulez mes autres prénoms.



C'était un gamin courageux et l'on voyait bien qu'il s'efforçait de réprimer la peur que lui inspirait la redoutable gorgone penchée sur lui.

– Je ne veux pas tes autres prénoms, vermine ! hurla la gorgone. Comment est-ce que je m'appelle, moi ?

– Mlle Legourdin, répondit Victor.

– Alors sers-toi de mon nom quand tu me parles ! Maintenant recommençons. Comment t'appelles-tu ?

– Victor Patte, mademoiselle Legourdin.

– C'est mieux, dit Mlle Legourdin. Tu as les mains.

sales, Victor. Quand les as-tu lavées pour la dernière fois ?

– Attendez que je réfléchisse, répondit Victor. Je ne me souviens pas très bien. Hier, peut-être... À moins que ce soit avant-hier.

Le corps et le visage de Mlle Legourdin parurent se dilater comme s'ils étaient gonflés par une pompe à bicyclette.

– Je le savais ! tonna-t-elle. Je le savais dès le début que tu n'étais qu'une raclure d'évier ! Qu'est-ce qu'il fait ton père ? Il est égoutier ?

– Il est docteur, répondit Victor. Et même un très bon docteur. Il dit que, de toute façon, nous sommes tellement couverts de petites bêtes qu'un peu plus ou un peu moins de crasse n'y change pas grand-chose.

– Heureusement que ce n'est pas le mien, de docteur, rétorqua Mlle Legourdin. Et pourquoi, veux-tu me le dire, y a-t-il un haricot sur le devant de ta chemise ?

– Y en avait pour le déjeuner, mademoiselle Legourdin.

– Et, en général, c'est sur ta chemise que tu mets ton déjeuner, Victor ? C'est ça que t'a appris ton fameux docteur de père ?

– Les haricots, c'est pas facile à manger, mademoiselle Legourdin. Ils tombent toujours de ma fourchette.

– Répugnant ! vociféra Mlle Legourdin. Tu es un porteur de germes ambulants ! Je ne veux plus te voir aujourd'hui ! Va au coin, le nez au mur, debout sur une jambe.

– Mais... mademoiselle Legourdin.

– Ne discute pas avec moi, vermisseau, ou je t'oblige à te tenir sur la tête. Maintenant, obéis !

Victor s'exécuta.

– Et maintenant ne bouge plus, reprit-elle, pendant que je t'interroge pour voir ce que tu as appris cette semaine. Et ne tourne pas la tête pour me répondre. Reste face au mur que je ne voie pas ta sale bobine. Maintenant épelle-moi le mot « hockey ».

– Lequel ? demanda calmement Victor. Celui qu'on



joue avec une crosse ou celui qu'on a en avalant de travers ?

Il se trouvait que c'était un enfant particulièrement éveillé et auquel, à la maison, sa mère avait fait faire beaucoup de progrès en lecture.

– Celui qu'on joue avec une crosse, petit imbécile.

Victor épela le mot correctement, à la grande surprise de Mlle Legourdin. Elle croyait l'avoir collé avec un mot difficile qu'il n'avait pas encore appris, et son dépit n'en fut que plus grand de l'entendre donner une réponse exacte.

Là-dessus, Victor, toujours contre le mur en équilibre sur un pied, déclara :

– Mlle Candy nous a appris à épeler hier un nouveau mot très long.

– Et ce mot, c'est quoi ? demanda Mlle Legourdin d'une voix feutrée.

Plus sa voix s'adoucissait, plus grand était le danger, mais Victor refusait d'en tenir compte.

– « Difficulté », dit-il. Tout le monde dans la classe peut épeler « difficulté » aujourd'hui.

– Quelle sottise ! dit Mlle Legourdin. Vous n'êtes pas censés apprendre des mots comme ça avant huit ou neuf ans. Et toi, ne viens pas me raconter que tout le monde dans la classe peut épeler ce mot. Tu me dis des mensonges, Victor.

– Faites un essai, insista Victor, prenant des risques insensés. Avec n'importe qui.

Les yeux de la directrice, brillant d'un inquiétant éclat, se promenèrent sur l'ensemble de la classe.

– Toi, dit-elle pointant le doigt sur une petite fille à l'air borné du nom de Prudence, épelle le mot « difficulté ».

Étrangement, Prudence épela le mot sans faute et sans hésitation. Mlle Legourdin resta un instant médusée.

– Hmmm! fit-elle, méprisante. Et je suppose que Mlle Candy a perdu une heure de cours entière à vous apprendre à épeler un seul mot.

– Oh non! répondit Victor d'une voix aiguë. Mlle Candy nous a appris le mot en trois minutes et nous ne l'oublierons jamais. Elle nous apprend des tas de mots en trois minutes.

– Et quelle est exactement cette méthode magique, mademoiselle Candy? demanda la directrice.

– Je vais vous l'expliquer, claironna le valeureux Victor, venant au secours de Mlle Candy. Est-ce que je peux reposer mon autre pied et me retourner pour vous expliquer, s'il vous plaît?

– Pas question! aboya Mlle Legourdin. Garde la position et explique-moi.

– Très bien, dit Victor, vacillant sur sa jambe. Mlle Candy nous donne une petite chanson pour chaque mot; nous la chantons tous ensemble et nous apprenons à épeler les mots en un rien de temps. Vous voulez entendre la chanson sur « difficulté »?

– J'en serais ravie, déclara Mlle Legourdin d'une voix chargée de sarcasme.

– La voilà, dit Victor.

Mme D, Mme I, Mme FFI;

Mme C, Mme U, Mme LTÉ.

Et voilà, ça fait « difficulté ».

– C'est grotesque ! aboya Mlle Legourdin. Pourquoi toutes ces femmes sont-elles mariées ? Et, d'ailleurs, vous n'avez pas à apprendre des poésies aux enfants quand vous les faites épeler. Qu'il n'en soit plus question à l'avenir.

– Mais cela permet de leur apprendre facilement quelques mots compliqués, murmura Mlle Candy.

– Ne discutez pas avec moi, Candy, tonna la directrice. Faites ce qu'on vous dit, c'est tout. Maintenant, je vais passer aux tables de multiplication et voir si vous leur avez appris quelque chose dans ce domaine.

Mlle Legourdin était revenue prendre sa place sur l'estrade, et son regard diabolique errait lentement sur les rangées de petits élèves.

– Toi aboya-t-elle, braquant l'index sur un petit garçon nommé Robert, au premier rang. Combien font 2 fois 7 ?

– 16, répondit Robert, étourdiment.

À pas comptés, Mlle Legourdin s'avança vers Robert, un peu comme une tigresse s'approchant d'une gazelle. Robert prit soudain conscience du danger qui le guettait et tenta un nouvel essai.

– Ça fait 18 ! cria-t-il. 2 fois 7 font 18.

– Espèce de limace ignare ! tonna Mlle Legourdin. Double zéro ! Âne bête ! Triple buse !

Plantée juste devant Robert, elle tendit soudain vers lui une main de la taille d'une raquette de tennis et l'empoigna par les cheveux. Robert avait une abondante tignasse aux reflets dorés que sa mère, pleine d'admiration, ne pouvait pas se résoudre à sacrifier

chez le coiffeur. Or Mlle Legourdin éprouvait la même aversion pour les cheveux longs chez les garçons que pour les jupes plissées et les nattes chez les filles, et elle allait en donner la preuve. Assurant sa prise sur la toison dorée de Robert de sa gigantesque main droite, elle tendit son bras musculeux, souleva le gamin sans défense au-dessus de sa chaise et le maintint, gigotant, en l'air.

Robert se mit à pousser des cris perçants. Il se tordait sur lui-même, se cambrait, ruait dans le vide, hurlait comme un cochon qu'on égorge tandis que Mlle Legourdin vociférait :

– 2 fois 7 14 ! 2 fois 7 14 ! Je ne te lâcherai pas avant que tu l'aies dit !

Du fond de la classe, Mlle Candy s'écria :

– Mademoiselle Legourdin ! Je vous en prie. Reposez-le par terre ! Vous lui faites mal ! Ses cheveux risquent d'être arrachés !

– Et c'est ce qui va arriver s'il ne cesse pas de se trémousser ! grogna Mlle Legourdin. Tiens-toi tranquille, asticot !

Quelle extraordinaire vision offrait cette directrice colossale secouant à bout de bras le gamin qui se contorsionnait, tournoyait comme un pantin au bout d'un fil tout en continuant à hurler comme un possédé !

– Dis-le ! tonna de nouveau Mlle Legourdin. Dis-le que 2 fois 7 font 14 ! Dépêche-toi ou je te secoue jusqu'à ce que tes cheveux soient arrachés et qu'on puisse rembourrer mon canapé avec ! Allons, je t'écoute ! Dis-moi 2 fois 7 14 et je te laisse aller.



– Deux f... fois s... sept qua... quatorze, bégaya Robert.

Sur quoi, la directrice, fidèle à sa parole, ouvrit la main et laissa tomber sa victime. Le gamin, heurtant le sol, y rebondit comme un ballon de football.

– Relève-toi et cesse de geindre ! aboya Mlle Legourdin.

Robert se remit sur pied et regagna son pupitre en se massant le crâne à deux mains. Mlle Legourdin retourna à sa place en face des élèves. Les enfants étaient immobiles, comme hypnotisés. Aucun d'eux n'avait encore été témoin d'une scène pareille. C'était un spectacle prodigieux, bien supérieur aux marionnettes, mais avec une différence considérable : dans cette salle de classe évoluait une énorme bombe humaine susceptible d'exploser à tout moment et de volatiliser l'un ou l'autre de ses jeunes spectateurs. Les enfants gardaient les yeux rivés sur la directrice.

– Je n'aime pas les petits, déclara-t-elle brusquement. Les petits devraient toujours rester invisibles. Il faudrait les enfermer dans des boîtes comme des épingles ou des boutons. Vraiment, je ne comprends pas pourquoi les petits mettent si longtemps à grandir. Ma parole, ils le font exprès pour m'embêter !

Un autre gamin, d'une bravoure peu commune, assis au premier rang, se risqua à demander :

– Mais, mademoiselle Legourdin, vous avez sûrement été petite autrefois ?

– Je n'ai jamais été petite ! aboya la directrice. J'ai toujours été grande et je ne vois pas pourquoi les autres sont incapables d'en faire autant.

– Mais vous avez bien dû commencer par être un bébé, insista le petit garçon.

– Moi, un bébé ! hurla Mlle Legourdin. Comment oses-tu dire une chose pareille ! Quel toupet ! Quelle insolence ! Comment t'appelles-tu ? Et lève-toi pour me répondre !

Le petit garçon obéit.

– Je m'appelle Éric Lencre, mademoiselle Legourdin, dit-il.

– Éric, quoi ? brailla Mlle Legourdin.

– Lencre, répéta l'enfant.

– Quelle sottise ! Ce nom-là n'existe pas !

– Regardez dans l'annuaire, dit Éric. Vous y trouverez mon père à « Lencre ».

– Bon, très bien, très bien. Tu es peut-être un Lencre, mais je te garantis une chose : tu n'es pas indélébile. Et j'aurai vite fait de t'effacer si tu essaies de faire le malin avec moi. Épelle-moi QUOI.

– Je ne comprends pas, dit Éric. Qu'est-ce que vous voulez que j'épelle ?

– Que tu épelles QUOI, idiot ! Le mot « quoi » !

– C.O.U.A., dit Éric, répondant trop vite.

Il y eut un long silence.

– Je te donne encore une chance, dit Mlle Legourdin sans bouger.

– Ah oui, je sais, dit Éric. C'est C.O.I., pas difficile.

En deux enjambées, Mlle Legourdin parvint derrière le pupitre d'Éric et s'y immobilisa comme une colonne menaçante dominant de sa masse le gamin éperdu. Éric jeta un coup d'œil anxieux par-dessus son épaule, vers le monstre.

– C'était bien ça, hein... balbutia-t-il.

– Non ! hurla la directrice, ce n'était pas ça ! Tu t'es trompé. Et si tu veux savoir, tu me fais l'effet d'être une de ces teignes purulentes qui font et feront toujours tout mal. Tu t'assieds mal ! Tu te tiens mal ! Tu parles

mal ! Tout est mauvais chez toi ! Je te donne une dernière chance ! Épelle « quoi » !

Éric hésita. Puis très lentement, il déclara :

– Ce n'est pas C.O.U.A. ni C.O.I. Ah je sais, ça doit être K.O.I.T.

Campée derrière Éric, Mlle Legourdin avança les bras et saisit le gamin par les oreilles entre le pouce et l'index.

– Aïe ! cria Éric. Aïe ! Vous me faites mal !

– Je n'ai même pas commencé, ricana Mlle Legourdin.

Assurant alors sa prise sur les deux oreilles, elle souleva le gamin de sa chaise et le maintint en l'air devant elle.

Comme Robert avant lui, Éric se mit à pousser des hurlements de putois.

Du fond de la classe, Mlle Candy intervint à nouveau :

– Mademoiselle Legourdin ! s'écria-t-elle. Arrêtez ! Lâchez-le, je vous prie ! Ses oreilles pourraient se déchirer !

– Elles ne risquent pas de se déchirer, riposta Mlle Legourdin. Ma longue expérience, mademoiselle Candy, m'a appris que les oreilles des petits garçons étaient solidement attachées à leur tête.

– Lâchez-le, je vous en prie, implora Mlle Candy. Vous pourriez réellement le blesser. Si jamais elles s'arrachaient...

– Les oreilles ne s'arrachent jamais ! hurla Mlle Legourdin. Elles s'étirent superbement comme elles le



font maintenant, vous voyez, mais je vous garantis qu'elles ne vont pas se détacher !

Éric glapissait plus fort que jamais et pédalait frénétiquement dans le vide.

Matilda n'avait jamais vu jusque-là un petit garçon, ou toute autre créature vivante, suspendu par les oreilles. Comme Mlle Candy, elle était persuadée que, d'un instant à l'autre, avec tout le poids qu'elles supportaient, les oreilles d'Éric allaient se rompre.

La directrice continuait à vociférer.

– Ce mot « quoi » s'écrit Q.U.O.I. ! Maintenant, je t'écoute !

Éric n'hésita pas. Il avait appris en regardant Robert quelques instants plus tôt que plus vite on répondait, plus vite on était libéré.

– Q.U.O.I., s'égosilla-t-il. Quoi s'épelle Q.U.O.I.

Le tenant toujours par les oreilles, Mlle Legourdin le déposa sur sa chaise derrière son pupitre. Puis elle revint se planter en face de la classe, s'époussetant les mains comme si elle venait de les salir.

– Voilà comment on leur inculque le savoir, mademoiselle Candy, dit-elle. Croyez-moi, il ne suffit pas de leur dire les choses. Il faut les leur faire entrer de force dans la tête. Rien de tel que de les faire un peu danser en l'air pour stimuler leur mémoire et activer leur concentration d'esprit.

– Vous pourriez les handicaper pour la vie, mademoiselle Legourdin ! s'écria Mlle Candy.

– Oh, je n'en doute pas, répondit Mlle Legourdin en ricanant. C'est déjà arrivé. Les oreilles d'Éric se sont sûrement pas mal étirées en deux minutes. Elles seront nettement plus longues qu'avant. Mais quel mal à ça, je vous le demande ! Ça va lui donner une intéressante allure de lutin pour le reste de ses jours.

– Mais... mademoiselle Legourdin...

– Oh, taisez-vous, Candy ! Vous êtes aussi sotte que les autres. Si cet établissement ne vous convient pas, allez donc chercher un poste dans une de ces écoles privées de gosses de riches élevés dans du coton. Quand vous aurez enseigné aussi longtemps que moi,

vous vous rendrez compte que ça ne vaut rien d'être gentil avec les enfants. Relisez *Nicholas Nickleby*, mademoiselle Candy, de M. Dickens. Rappelez-vous M. Wackford Squeers, l'admirable directeur de Dotheboys Hall. Il savait comment traiter ses petites brutes d'élèves, lui ! Il savait se servir des verges ! Il leur tenait l'arrière-train si bien au chaud qu'on aurait pu faire cuire dessus des œufs au bacon ! Voilà un bon livre ! Mais je ne pense pas que ce ramassis de bourriques le lira jamais car, à les voir, on peut penser que pas un ne sera jamais fichu de lire !

– Moi, je l'ai lu, dit Matilda d'un ton calme.

La tête de Mlle Legourdin pivota brusquement et la directrice lorgna avec attention la minuscule petite fille brune aux yeux marron assise au deuxième rang.

– Qu'est-ce que tu as dit ! demanda-t-elle sèchement.

– Je dis que je l'ai lu, mademoiselle Legourdin.

– Lu, quoi ?

– *Nicholas Nickleby*, mademoiselle Legourdin.

– Vous mentez, mademoiselle ! vociféra Mlle Legourdin, foudroyant Matilda du regard. Il est probable qu'aucun élève de l'école ne l'a lu et toi, microbe, dans la plus petite classe, tu me racontes un mensonge pareil ! Pourquoi ? Dis-le-moi. Tu me prends pour une idiote ou quoi, hein ?

– Eh bien... commença Matilda, puis elle s'arrêta.

Elle aurait aimé dire : « Et comment ! » mais c'eût été un pur suicide.

– Eh bien... reprit-elle, se refusant à dire « non ».

Mlle Legourdin devina ce que pensait l'enfant et n'en conçut aucun plaisir.

– Debout quand tu me parles ! aboya-t-elle. Comment t'appelles-tu ?

Matilda se leva et répondit :

– Je m'appelle Matilda Verdebois, mademoiselle Legourdin.

– Verdebois ? Tiens, alors tu dois être la fille du patron du garage Verdebois.

– Oui, mademoiselle Legourdin.

– C'est un escroc ! cria Mlle Legourdin. Il y a une semaine, il m'a vendu une voiture d'occasion en prétendant qu'elle était presque neuve. Sur le moment, je l'ai trouvée très bien. Mais, ce matin, pendant que je roulais dans le village, la boîte de vitesses est tombée sur la chaussée ! Elle était pleine de sciure de bois ! Cet individu est un voleur, un forban. Et j'aurai sa peau à cette crapule, je te le garantis !

– Il est doué pour les affaires, dit Matilda.

– Doué, mon œil ! s'exclama Mlle Legourdin. Mlle Candy prétend que, toi aussi, tu es douée ! Eh bien, ma petite, je n'aime pas les gens doués ! Ce sont tous des faux jetons. Et toi, tu es certainement faux jeton. Avant de me rouler, ton père m'en a appris de belles sur la façon dont tu te conduisais chez toi ! Mais ici, à l'école, je te conseille de te tenir tranquille. À partir de maintenant je vais t'avoir à l'œil, compte sur moi ! Rassieds-toi et boucle-la.